

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GUILLAUME

Grammaire 1923 : 10 octobre 1935
(Le coin des Anciens)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 283-287

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

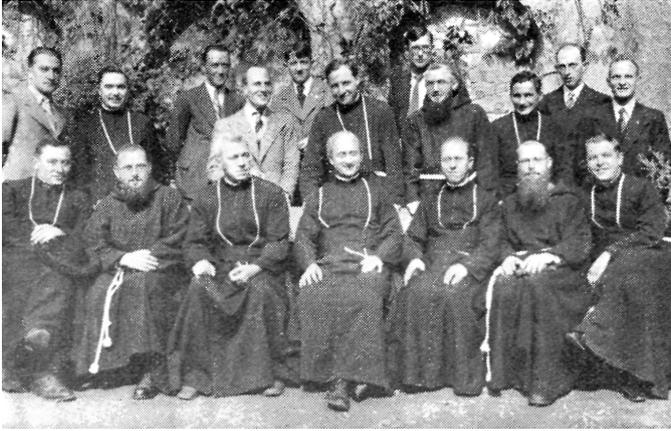
II

GRAMMAIRE 1923

10 octobre 1935

Nous avons été faciles à la promesse — comme le remarquait avec quelque désinvolture la circulaire sonnant le rappel, — nous avons été fidèles à la tenir. La plupart

des Grammairiens de 1923 qui s'étaient engagés à se retrouver cette année à St-Maurice sont revenus, avec un joyeux empressement, « en cette vieille Abbaye qui en plus de la science nous donna beaucoup de son cœur ».



Les Grammairiens de 1923 se retrouvent le 10 octobre 1935

De gauche à droite : Assis : M. Jules Jacquier, chanoine du St-Bernard, économiste ; P. Stanislas Robadey, capucin ; MM, Zarn, Cornut, Grandjean, professeurs ; Père Aimé Piquerez ; M. Denis Defago, chanoine de St-Maurice, économiste ; Debout : MM. Jean Lugon, droguiste ; Isaac Dayer, chanoine de St-Maurice, professeur d'exégèse ; Lucien Gillioz, avocat ; Paul Emonet, commerçant ; Paul Pignat, instituteur ; Fernand Donnet, chanoine de St-Maurice, vicaire à Salvan ; Paul Monnier, peintre ; P. Jules Guillaume, capucin ; Paul Hubert, chanoine du St-Bernard, économiste au Simplon ; Gérard Défago, docteur es sciences ; Joseph Durier, agriculteur.

Nous regrettons vivement qu'aucune photographie de 1923 n'ait pu être retrouvée.

Avec quelle émotion chargée de souvenirs nous avons repris la route d'Agaune, ceux surtout qui, comme moi, revoyions pour la première fois depuis leur départ du Collège, ces lieux lourds de passé. Que de visages et que de choses, estompés dans le lointain des années, vous étiez soudain rendus présents, avec tout le charme des souvenirs, heureux ou non, vous assaillant à la fois. « Haec olim meminisse juvabit », disait un exemple du vieil ami Ragon. C'était le cas aujourd'hui.

La camaraderie d'hier fait place à plus de respectueuse déférence, quand on aborde ces copains d'autrefois,

aujourd'hui chanoines, docteurs en Israël, recteur, artiste de renom, ingénieur-agronome, avocats, instituteur, que sais-je ! Je m'en voudrais de ne pas noter que trois d'entre nous remplissent les fonctions d'économés, l'un à St-Maurice, un autre au Grand-St-Bernard, l'autre à l'hospice du Simplon. J'avoue bien ingénument que les deux premiers ne laissent rien transpirer des soucis de leur charge, tant leur mine réjouie respire la quiétude.

Les capucins ajoutent à cet amalgame de couleurs et de professions une note qu'on a dit austère et qui, paraît-il, invite au respect. Ce sont eux, sans conteste, qui ont le plus changé et qui, avec leur barbe, vierge pourtant de poils blancs, soulignent de la façon la plus saisissante la fuite des années. Oh ! nous n'allons pas nous poser en hommes graves et désabusés : ces trois messieurs qui viennent de s'engager dans les voies de la vie à deux seraient les premiers à protester. Cependant nous pouvons répéter le « Eheu, fugaces labuntur anni » d'Horace, ce vers qu'en Rhéto j'avais mis en épigraphe à un sonnet et qui me valut de M. Broquet ce sourire indéfinissable, mi-bienveillant, mi-railleur, que lui connaissent trop bien tous ceux qui ont été ses élèves.

A compter les présents et ceux que les circonstances retiennent éloignés, nous éprouvons plus vivement les vides que la mort a creusés dans nos rangs. Nous ne comptons pas moins de trois condisciples qui furent des nôtres en Grammaire et qui nous ont précédés dans la voie de toute chair : ce brave Vincent Pitteloud d'abord, « Pistache » de son surnom, mon turbulent voisin de Syntaxe, qui a dû laisser quelque souvenir dans l'opulente mémoire de M. Grob. La mort nous l'a ravi pendant les grandes vacances de 1925. Eugène Bonvin ensuite, novice au Grand-St-Bernard, qui disparut sous l'avalanche de 1926 avec deux de ses confrères, la veille de l'Immaculée Conception. Enfin Louis Frossard, le fort en mathématiques de notre classe, qui devait sauver la situation quand l'orage menaçait. Victime d'un accident deux semaines avant d'entrer au noviciat des Capucins, en 1926, il succomba à ses souffrances treize mois plus tard. Ils auront eu la bonne place dans nos pensées et à la sainte Messe célébrée le matin par M. Cornut, notre professeur de Grammaire.

Car, je ne vous l'ai pas dit encore, c'est lui qui dirigea les destinées de notre année de Grammaire. Aujourd'hui il nous accueille avec son habituelle amabilité souriante et un charmant empressement. La bonne fée a voulu qu'après bien des années et bien des voyages il fût de nouveau au milieu de nous pour ce rendez-vous. Il aurait manqué quelque chose à la fête.

Au hasard des rencontres, nous pouvons atteindre nos anciens professeurs. M. Zarn, qui ne se repent nullement de nous avoir traités un peu souvent autrefois de « tabourets » ; M. Tonoli, que sa place de Sous-Prieur rend encore plus digne de respect (si possible est) et qui éprouve une joie égale à la nôtre à l'évocation de ses heures de grec ; M. le Prieur qui nous dispensa avec onction la sagesse de l'histoire ; M. Grandjean, si affairé qu'on doit s'estimer heureux de le retenir un instant ; M. Moret qui jouit maintenant de l'« otium cum dignitate », dont le regard inquisiteur et l'étonnante mémoire inquiètent bien un peu les étourneaux que nous étions ; M. Broquet, que sa farouche modestie rend presque introuvable.

Les cheveux gris qui couronnent leurs chefs vénérables disent seuls que pour nos anciens maîtres aussi les ans ont passé et que nous n'avons peut-être pas été les derniers à occuper leurs labeurs. Seul M. Monney semble résister à l'atteinte du temps. J'avais remarqué, de notre temps déjà, qu'il possédait une étonnante force de résistance !

Il importe peu de narrer dans le détail ce que fut le programme de la journée, puisque l'intérêt était ailleurs.

La matinée nous réserva les plus agréables moments du revoir, car elle ramena ces anciens camarades que pour la plupart nous n'avions pas revus depuis longtemps. Soit dit à leur honneur : les anciens Grammairiens qui nous quittèrent avant la Rhéto furent les plus empressés au rendez-vous. Un bon point !

Après avoir goûté, à Monthey, chez Lucius (Monsieur le Recteur ! s. v .p.) avec les bons crus de sa cave, la délicatesse de son cœur et la douceur de son perpétuel sourire, nous allâmes, en autocar, dîner à St-Gingolph. Au dessert, M. Cornut eut quelques paroles du cœur à l'adresse de ses anciens élèves. Nous n'avons pas jugé bon

d'y répondre, car les discours sont souvent fastidieux et n'auraient rien ajouté à la sincérité de nos sentiments ; peut-être aussi parce que l'avocat Joseph, la personnalité populaire de la classe, n'était pas là. Jugez pourtant de sa fidélité : il devait encore nous rejoindre à 8 heures du soir. N'est-ce pas chic, cela ?

Au banquet qui nous réunit le soir au réfectoire des chanoines, Monseigneur nous dit la joie de l'Abbaye à revoir ses anciens élèves et l'espoir qu'elle fondait en eux. Que Monseigneur Burquier, ainsi que nos chers anciens maîtres, acceptent ici, pour tout ce qu'ils nous ont donné et pour tout ce que nous leur devons, l'assurance et l'expression de notre reconnaissance et de notre attachement.

P. JOSEPH-MARIE

(Jules Guillaume)